

Ce que tu fus

Vint s'échouer, comme une barque
Brille sur l'horizon porteur de l'aube
Avant de rejoindre le port
Tout ébruité de vies rapides.

À présent seul éclairé par des signes,
Ton exil est semblable aux parfums des suffrages.
Il ne désire plus, sur ces rives grises et bleues,
Qu'un peu d'eau claire sur son front
Qu'un maigre soleil en partage.

Près de l'aube d'été, près des frontières fluides
on sent le monde se gonfler d'un pur amour
et le seigle des jours dire encore une fois
sa joie muette d'exister, et de paraître
enfin dans le silence où la nuit va finir.

Les parfums se profilent et cherchent
la lumière immobile où se tenir ensemble
en grand secret, en harmonie
parfaite avec l'écho des ombres sous les arbres.

Alors le soleil vient frapper sur la terrasse
en simple terre cuite, et nous surprend

si tôt

que jamais on eût dit sentir pareille force
se rappeler au jour nouveau.

C'est que nos vies rassemblées fuient
sur des rives sans bruit, par delà l'aube et l'or
des jours où nous ne sommes plus
par delà les villes inconnues
et le murmure obscur des pierres dans la nuit.

(feuilles. Ed H. des Abbayes 2008)

PRISME

L'arche élève son oubli
À l'anse de la clairière ;
L'ombre est un voile affaibli
Sous les sèves de lumière.

L'eau rapporte le fruit sûr
Aux laves des orgues vierges ;
Et l'aile du prisme ô pur !
Descend vers le flanc des berges.

Mais par le vent qui s'égare
En ses lointains flots muets,
Soudain le ciel se prépare
Aux fleurs qui le remuaient.

Le toit des prairies console
Une pièce d'eau sans bords ;
Coupe des saintes Coupoles
Vestiges blancs de nos corps.

REFLETS

L'eau voit des foulards gris du fond des voiles brunes ;
Même des heures nues fuyant les murs sans pleurs ;
Les femmes accourues des saules, qu'importune
L'air vibrant, sous l'aile de célèbres vapeurs.

Qu'elle vienne si blême au brillant des miroirs !
L'anse de la vallée ombre les ruines veuves ;
Un flot d'iris éteint les brumes d'encensoirs,
Sous la feuillée d'avril que ses murailles meuvent.

Les ronces ignorées devinent les parfums
D'hiver ; l'art des vitres se noie dans l'air d'ivoire ;
Les traces offensées du rivage défunt
Renaissent aux filets de la surface noire.

Regards de ses aïeux !... Sourire au franc-léger !
L'âge court au lointain des berges folles ; blâmes
Des avirons d'hier qu'elle fit émerger
Sur l'aube rajeunie de forts épis de flammes.

(L'eau vive. Ed H. des Abbayes 2005)

CE QUE LE VENT PRÉCÈDE

Dans le dédale des paupières
J'ai mis le monde transparent.
J'ai relié les ombres.
J'ai reconnu les arbres frais
Pour les ruines des nuages.

SPHÈRES

Tous ces visages face à face
L'air des regrets à la surface
Où la rivière tiède dort

De cercle en cercle nulle trace
Pas même un reflet dans la glace
Des ruines claires du décor

Seules des brumes à la place
Et la lumière où l'eau s'efface
Irise les ombres du sort.

(Ce que le vent précède. Ed H.des Abbayes 2006)

Me voilà seul couché dans l'herbe
Près de la nuit près des nuages
Et l'herbe éteinte encore éclairée
Et le ciel pur et la prairie

Peut-être quelques hirondelles
Qui virevoltent dans le ciel
Ou qui descendent jusqu'au sol
Pour disparaître et reparaitre

On n'entend rien de très précis
De la rivière aux rêveries
Où l'eau du vent se mêle aux arbres
Et les reflets à l'air du lit

LIENS

Enfants conjuguez les nuages
Les fleurs les nuits les paysages
Près du hameau l'homme se tient
Qui sait la force de vos liens.

Sur les hauteurs vertes cachées
Les herbes vont aux frissons d'eau ;
Mais sur la mousse des rochers
Voguent les vitres du soleil ;

Tirez la mer jusqu'à la terre
Menez les vagues aux clairières
Aimer sans jamais vous lasser
Toutes les mers toutes les terres

Tous les nuages alliés.

(Poèmes et dessins. Ed. H des Abbayes 2008)